
INTRODUCTION DU COORDINATEUR

Léon-François Hoffmann

Nous osons penser que la vie est en soi une mise en accusation : que la mission fondamentale de l'homme est de se justifier, que cette justification, il peut la trouver dans une adhésion totale à la fraternité humaine.

JACQUES ROUMAIN
Sur la liberté de l'écrivain

Jacques Roumain : homme de lettres ; homme politique ; homme de science

Il est enfin révolu, le temps où les œuvres littéraires produites en français hors d'Europe étaient considérées au mieux comme des spécialités régionales, au pire comme des curiosités. Il est révolu, le temps où André Breton, célébrant le jeune Aimé Césaire, pouvait s'étonner : « C'est un Noir qui manie la langue française comme il n'est pas aujourd'hui un Blanc pour la manier ».

Désormais, des écrivains qui, sans être titulaires d'un passeport hexagonal, défendent et illustrent les lettres dans cette langue qu'ils partagent, du Québec à Maurice, d'Haïti aux pays du Maghreb, et de l'Afrique noire à l'Océanie commencent à être reconnus et honorés en France... et dans le reste du monde, par les lecteurs qui peuvent les lire dans l'originale, comme par ceux qui ont recours aux traductions de plus en plus fréquentes.

Il est bon que les historiens et les critiques littéraires consacrent enfin cette égalité, sinon déjà acquise du moins en bonne voie de réalisation, en accordant aux meilleurs écrivains des pays d'Outre-mer la même attention qu'à ceux

d'Europe. Il est bon, il est juste, et il est grand temps que les meilleurs d'entre eux reçoivent l'hommage d'éditions critiques préparées par des spécialistes selon les plus sérieux principes éditoriaux.

Dans la Pléiade des écrivains de langue française, de nouvelles étoiles sont appelées à briller. Que celle de l'Haïtien Jacques Roumain soit la première qui se lève dans la nouvelle série en langue française de la collection Archivos, jusqu'ici consacrée aux plus prestigieux auteurs hispanophones et lusophones de l'Amérique latine, est un hommage non seulement à son talent, mais à la littérature haïtienne, la plus ancienne et peut-être la plus remarquable de celles qui ont fini par s'imposer. Romancier, poète et journaliste, la vie de Jacques Roumain fut un engagement passionné dans la lutte pour la liberté et la dignité non seulement de ses compatriotes mais de tous les hommes. L'homme et l'œuvre ont bien mérité de la Francophonie.

*
* *

Nâître en 1907 dans la famille d'Auguste Roumain et de son épouse Émilie Auguste c'était naître dans la plus haute aristocratie haïtienne, qui se désignait elle-même comme l'« élite » du pays ou, plus modestement, comme sa « bourgeoisie ». C'était descendre de ces « hommes de couleur » en majorité libres qui, au temps de la colonie, occupaient une place intermédiaire entre la petite minorité des Blancs (colons, commerçants, fonctionnaires, voire simples artisans) et les esclaves presque tous noirs, énorme majorité dont le travail forcé sur les plantations assurait la prospérité de la colonie. C'était appartenir d'office à la classe dirigeante qui, à la déclaration de l'indépendance en 1804, avait pris la relève des Français et partageait *volens nolens* l'exclusivité du pouvoir politique et de ses prébendes entre les Mulâtres et leurs rivaux noirs des « classes moyennes ».

L'enfant Jacques Roumain apprit très tôt que l'accès aux meilleures écoles (tenues par des congréganistes français) lui était réservé ; que de nombreux domestiques noirs (certains de son âge à peine) étaient au service de sa famille et dépendaient de son bon vouloir, qu'arrivé à l'adolescence il serait probablement envoyé parfaire son éducation en Europe, puis automatiquement admis dans les clubs les plus sélects, fermés à ceux de ses concitoyens dont le phénotype rappelait trop l'Afrique ancestrale. Comme ceux de sa caste, il deviendrait, en plus de propriétaire terrien, médecin, juriste ou haut fonctionnaire, et serait probablement amené à faire de la politique, comme son grand-père maternel, Tancrède Auguste, plusieurs fois ministre, qui mourut en 1913, quelques mois après être devenu président de la République. Il ne parlerait que français à la maison et avec ses pairs, et un français châtié, prononcé à l'hexagonale, avec une pointe d'accent des îles pour ne pas sembler exogène. Il n'utiliserait le créole, langue nationale mais pas officielle, qu'avec la domesticité, le prolétariat illettré,

ou encore (parce qu'on en appréciait la verdure et le pittoresque) entre bons camarades et, par exception, dans l'intimité amoureuse.

La langue française, que Jacques Roumain allait si brillamment illustrer, avait toujours été, pour les Haïtiens éduqués, à la fois source de fierté et arme dissuasive dans la lutte des classes. Source de fierté, parce que les Haïtiens étaient conscients non seulement d'avoir été les premiers à avoir fait bénéficier les Africains asservis et leur descendance de la liberté et l'égalité proclamées par la Révolution française, et non seulement les premiers à avoir défait la meilleure armée du monde lorsque Bonaparte voulut les rendre à l'antique esclavage, mais également les représentants dans le Nouveau Monde de la culture et de la langue françaises, universellement jugées à l'époque supérieures à toutes les autres, et certainement à celles des voisins anglophones et hispanophones. « La France, écrit Demesvar Delorme, parle pour ainsi dire l'idiome du droit et des instincts généreux de l'âme. [...] Notre jeune nation fondera un jour dans les Amériques une nouvelle civilisation française »¹. Et Georges Sylvain, défenseur et illustrateur de la langue créole, n'en met pas moins en garde ses compatriotes : « Si nous abandonnions l'éducation française, que deviendrions-nous, perdus dans la masse des Noirs asservis d'Amérique ? Un peu de poussière anglo-saxonne. [...] Plus nous saurons préserver notre culture française, plus nous aurons de chance de garder notre physionomie d'Haïtiens »². La valorisation de la langue française et de l'art de vivre qu'elle symbolisait faisait qu'avoir publié, ne fût-ce qu'un poème ou une chronique dans un journal, était source de grand prestige. Voilà qui explique que les lettres haïtiennes aient été les plus vénérables et, jusqu'à ces toutes dernières années, les plus conséquentes du domaine francophone.

L'attachement à la culture et à la langue françaises relevait donc de la fierté patriotique, mais était aussi consciemment utilisé comme une barrière efficace à la mobilité sociale ascendante. Les classes dominantes affectaient d'ignorer et de mépriser toutes les manifestations, linguistiques, religieuses ou artistiques, de la culture des masses illettrées. Pour perpétrer leurs privilèges, elles s'assurèrent que les enfants des paysans et des ouvriers n'auraient pas accès à l'école, partant à la langue officielle, seule admise et enseignée, dont la connaissance était la condition sine qua non de l'exercice du pouvoir. Ce qu'écrivait Charles Pierre-Jacques en 1980 était d'autant plus vrai lorsque Jacques Roumain grandissait : « ...de 1804 à nos jours, nous croyons qu'il n'y a aucune rupture dans les finalités de l'enseignement. La situation actuelle n'est que le prolongement

¹ Demesvar Delorme, *Les Théoriciens au pouvoir : causeries historiques*, Paris, Éd. Plon, 1870, t. II, pp. 182-183.

² Georges Sylvain, cité par Auguste Magloire, *Étude sur le tempérament haïtien*, Port-au-Prince, Impr.-Librairie du *Matin*, 1908, p. 187.

de celle qui prévalait à la période coloniale : une éducation accessible à une minorité privilégiée »³.

Jacques Roumain mourut avant que des écrivains comme Félix Morisseau-Leroy et d'autres n'aient commencé à partir des années 1950 à lutter pour que la dignité de langue à part entière soit reconnue au créole, à l'étranger mais aussi et peut-être surtout en Haïti même. Il arriva bien à Roumain de composer un ou deux petits poèmes légers dans la langue du peuple, que nous publions ici pour la première fois, et d'utiliser quelque expression créole tant dans ses œuvres de fiction que dans ses articles polémiques, comme l'avaient fait nombre de ses prédécesseurs. Il affirma par ailleurs sa complète solidarité avec son camarade Christian Beaulieu, qui avait suggéré d'utiliser le créole comme langue d'enseignement à l'école primaire, proposition jugée insensée et subversive par les nantis de l'époque. Mais la question du vernaculaire ne semble pas avoir été au tout premier rang de ses préoccupations ; en tout cas, il n'en a jamais traité systématiquement et n'y a fait que de rares allusions. Il lui arrive par contre, moins souvent toutefois qu'à d'autres écrivains haïtiens, d'ironiser sur l'obsession de ses compatriotes pour la pureté linguistique et l'hypercorrection grammaticale, comme sur leur tendance à l'emphase et à la vacuité oratoires. Rien de très original, ni de particulièrement admirable à cela : depuis toujours, les Haïtiens s'affrontent sur le terrain linguistique : convaincre un adversaire d'incorrection lexicale, d'impropriété d'élocution ou d'inélégance rhétorique dans la langue des gens de bien, c'est le ridiculiser, et mettre en question son statut social.

Comme le montre l'article d'Alessandro Costantini, c'est en inventant une langue « polyphonique », faite de niveaux différents de français, de français archaïque, de français créolisé, de créole, de créole francisé, de néologismes et de calques d'un registre sur l'autre que Jacques Roumain a profondément marqué non seulement l'écriture haïtienne, mais la francographie en général.

Être né Haïtien en 1907, c'est avoir assisté à l'âge de huit ans au débarquement des *marines* nord-américains et à la mise sous tutelle du pays. Difficile de savoir quel effet cette catastrophe nationale eut sur le petit Jacques. Pour l'heure, à l'Institution Saint-Louis de Gonzague où le garçonnet faisait ses classes, sans doute se préoccupait-il surtout d'échapper aux punitions que lui attiraient – déjà – son caractère contestataire et son manque de docilité. Comme le voulait la tradition de sa caste, on l'expédia d'ailleurs en Europe en 1920 ou 1921, poursuivre ses études dans un institut suisse où, semble-t-il, un sien cousin l'avait précédé. Il avait treize ou quatorze ans ; c'est assez pour que le spectacle quotidien des soldats étrangers, et les conversations qu'il n'a pu manquer d'écouter dans son milieu aient fait de lui un patriote, voire un nationaliste.

³ Charles Pierre-Jacques, « La Question scolaire en Haïti », *Collectif Paroles*, sept.-nov. 1980.

C'est donc d'abord à Berne puis à Zurich que Jacques Roumain passa son adolescence. S'il en garda un mauvais souvenir (mais qui garde un bon souvenir de ses années de pension ?), il y apprit l'allemand assez couramment pour composer des poèmes dans cette langue (aucun ne nous est malheureusement parvenu). Il fut à même de lire Schopenhauer dans l'originale, de traduire Heine et des auteurs moins connus, d'émailler ses écrits de citations et de références à Goethe et à Nietzsche et, vers la fin de sa vie, fréquenta à Mexico le milieu des intellectuels allemands qui avaient fui les nazis et parmi lesquels il comptait des amis. Alrich Nicolas a bien éclairé les rapports de Roumain (et par la même occasion d'Haïti) avec la culture et la réalité allemandes.

Dans la formation du jeune homme, les sports ne furent pas négligés : il apprit la boxe, devint même à Zurich champion universitaire dans sa catégorie, et se distingua en outre dans la course à pied : un de ses premiers poèmes, intitulé « Cent mètres », dédié au grand champion olympique haïtien son ami Sylvio Cator, célèbre le dépassement de soi dans l'effort physique. Lui-même avait réussi à courir le cent mètres en 11 secondes, résultat tout à fait honorable. Lors de son jugement en 1929, il n'hésita pas à agresser un garde qui aurait bousculé sa sœur. Une lettre à sa femme lui dit avoir « rossé » en 1939 un certain Blanche avec qui il avait eu maille à partir, au Musée de l'Homme, semble-t-il. Trois ans plus tard, le 18 décembre 1942, de Mexico, où il représente son pays, il écrit à Nicole qu'en pensant aux étrangers qui médisent d'Haïti après y avoir été cordialement reçus, il lui vient envie de se « dépouiller de toute retenue diplomatique pour tout simplement leur casser la figure » et il ajoute : « tu vois que je n'ai pas abandonné mon mauvais caractère. À vrai dire, je compte le garder jusqu'à ma dernière heure ». Déjà le 25 décembre 1939, il avouait à sa femme être « un homme constamment en lutte avec moi-même, me battant souvent désespérément avec ce que j'ai en moi de violence sauvage et d'impulsions mauvaises ». Peut-être tenait-il ça de ses « aïeux bretons à tête dure ». Mauvais caractère, agressivité ou violence sauvage, le fait est qu'il n'a jamais reculé devant l'invective (jusqu'à friser parfois la vulgarité) lorsqu'il estimait que ses adversaires idéologiques, qu'il s'agisse d'ecclésiastiques réactionnaires français, de collaborateurs haïtiens ou de politiciens capitalistes, la méritaient. Nombre de ses articles de jeunesse et de ses lettres à Nicole en font foi. Ce qui ne l'empêchait pas, dans sa controverse avec le R.P. Foisset au sujet des superstitions, par exemple, d'enrober ses pointes ironiques d'une parfaite urbanité.

En 1926, ses études secondaires terminées, Roumain partit pour l'Espagne afin d'y étudier l'agronomie. Sans doute espérait-on qu'il reviendrait ensuite au pays gérer les terres familiales. C'est plutôt de tauromachie qu'il s'y occupa pour l'heure, et aux *Bestiaires* de Montherlant qu'allait son admiration. Un autre de ses poèmes de jeunesse, « Corrida » est composé à la gloire du torero mexicain Armillita. Dix ans plus tard c'est à l'héroïsme de « Madrid » pendant la Guerre

Civile qu'il consacrerait un poème. Est-ce lors de ce premier et dernier séjour dans la péninsule qu'il en apprit la langue ? Quoi qu'il en soit, il l'apprit assez bien pour traduire des poètes latino-américains, pour correspondre avec son ami Nicolás Guillén, et même à l'occasion pour assurer Nicole (qui la parlait couramment) de la constance de son amour. Peut-être est-ce en partie à cause de sa connaissance de l'espagnol qu'en 1942 le président Élie Lescot l'envoya en exil doré à Mexico comme chargé d'affaires rejoindre Pablo Neruda, qui y représentait le Chili.

Roumain avoue lui-même ne savoir l'anglais qu'imparfaitement ; assez malgré tout pour le lire sans difficulté, pour décrier Langston Hughes le plus grand romancier noir de sa génération, et pour prononcer quelques allocutions dans la langue de Shakespeare lors de son exil new-yorkais. Ses ouvrages scientifiques sont d'ailleurs truffés de citations et de références à des chroniqueurs, des historiens, des philosophes et des savants germanophones et hispanophones, mais aussi anglophones, qu'il avait généralement lus dans l'originale. Il n'a jamais publié de traductions de l'anglais, bien qu'il eût projeté de mettre en français des poèmes de Langston Hughes et de James Weldon Johnson.

Maîtrisant parfaitement l'allemand et l'espagnol et dans une moindre mesure l'anglais, il n'est pas étonnant que Jacques Roumain ait été un cosmopolite littéraire, très au courant non seulement de la littérature française mais aussi, comme le montre Ulrich Fleischmann, de celles d'autres pays de l'Occident. Dans le « Liminaire » par lequel il a contribué au présent volume, René Depestre témoigne avoir gardé un souvenir ébloui d'une conversation en 1943 avec son aîné, qui « mit le feu aux poudres de mon imagination » en lui parlant de Faulkner et de Joyce, de Malraux et de Kafka, d'Hemingway et de Proust, de Maïakovski et de Lorca. D'assez nombreuses références indiquent qu'il avait en outre quelques connaissances des anciennes philosophies et littératures de l'Inde, de la Chine et du monde arabe, acquises sans doute pendant ses études : c'est du moins ce qu'il affirme dès son retour au pays dans l'interview accordée à Antonio Vieux en 1927. Il semble par contre n'avoir que relativement peu connu, ou goûté, les écrivains haïtiens qui l'avaient précédé. Comme il le dit à Antonio Vieux qui l'interviewait : « Il a manqué à nos écrivains de *savoir regarder* ». Avec les jeunes-Turcs de sa génération, il a peut-être estimé que leurs ouvrages n'étaient, dans l'ensemble, que pâles imitations sans pertinence de modèles parisiens, et que les lettres authentiquement haïtiennes attendaient encore de naître. Il est cependant curieux qu'il ait pratiquement ignoré, entre autres, ses aînés les romanciers « nationaux » Frédéric Marcelin, Antoine Innocent et Justin Lhérisson. Il célèbre en passant le poète Oswald Durand, et surtout le romancier Fernand Hibbert, son propre beau-père, mais les autres compatriotes dont le nom figure dans ses écrits sont pour la plupart des contemporains (et généralement des camarades) comme le romancier Philippe

Thoby-Marcelin et les poètes Roussan Camille, Émile Roumer, Jean Brière et René Bélance... sans compter, bien entendu, ceux contre lesquels il n'hésite pas à exercer une verve parfois féroce, Charles Moravia, Constantin Mayard ou Léon Laleau. Jacques Roumain a d'ailleurs écrit peu de critique littéraire à proprement parler, et c'est surtout à des écrivains étrangers : Paul Morand, Paul Léautaud, André Gide, Erich Maria Remarque, Langston Hughes, Nicolás Guillén qu'il a consacré ses rares chroniques. Sur les ouvrages de ses compatriotes, il n'a pratiquement rien publié, à part, deux ans avant de mourir, une préface, peut-être de complaisance, à l'*Essai d'explication de « Dialogue de mes lampes »* d'Edris Saint-Amand. Il y reproche au poète surréaliste Magloire Saint-Aude de refuser l'engagement politique pour se réfugier, comme Mallarmé, dans la tour d'ivoire de l'esthétisme. Si dans ses articles, surtout ceux de sa chronique *Mon Carnet*, Roumain se penche à plusieurs reprises sur la nature de la création picturale et sculpturale, et sur la grandeur et fatalité de la vocation artistique, il semble en revanche s'être peu intéressé à la musique, à laquelle il ne consacre qu'une seule rubrique, intéressante d'ailleurs : il remarque, le 1^{er} octobre 1929, que cet art est en quelque sorte de nature ethnographique, puisque la musique d'un peuple peut en indiquer les origines. Cet intérêt pour l'anthropologie se manifeste dès 1929, donc une dizaine d'années avant que Roumain n'en ait entrepris l'étude sous la direction d'universitaires parisiens.

Il est significatif que le premier texte de Jacques Roumain, daté de Zurich le 15 janvier 1925, publié dans le journal port-au-princien *Le Courrier haïtien* ait été non pas, comme l'on aurait pu s'y attendre, quelque poème de jeunesse, mais une affirmation de patriotisme et de « haine de l'étranger » yankee. Nous ne savons malheureusement pas grand-chose de la vie quotidienne de l'adolescent Jacques Roumain, ni de la genèse de son idéologie. Mais cette lettre d'un jeune homme de dix-huit ans, adressée au journaliste Joseph Jolibois, farouche opposant à l'Occupation, prouve qu'il s'était tenu au courant de la situation en Haïti (par les journaux, comme il l'écrit, et sans doute aussi par des lettres de famille ou d'amis), et que cinq ans d'éloignement n'avaient pas atténué l'ardeur de son patriotisme, bien au contraire.

Est-ce pour participer à la résistance contre l'occupant états-unien que Jacques Roumain rentre en Haïti en 1927, ou bien parce que sa famille, fatiguée de l'entretenir sur les gradins des arènes taureaumachiques plutôt que sur ceux des amphithéâtres universitaires, l'en a mis en demeure ? Nous l'ignorons. Ce qui est certain, c'est que son retour ne passa pas inaperçu. À peine débarqué, il se fit connaître en participant au lancement de deux revues : *La Trouée : revue d'intérêt général*⁴, et surtout *La Revue indigène : les Arts et la Vie*⁵.

⁴ Sept numéros de *La Trouée* parurent, entre juillet 1927 et mars 1928.

⁵ Cinq numéros de *La Revue indigène* parurent entre juillet 1927 et février 1928.

Sans doute composé par Richard Salnave et Jacques Roumain, le programme de *La Trouée*, signé « La Rédaction », est peut-être le plus intéressant des textes qui y furent publiés. D'une part, il réclame pour la littérature haïtienne une nouvelle vocation : cessant de constituer « une occupation de pédants et de désœuvrés », elle doit devenir « le cri d'un peuple qui veut dire ce qui bout en lui » et l'expression « de nos idées, à nous Haïtiens ». En d'autres termes, s'inspirer de la réalité haïtienne et en exprimer l'essence. C'était, à vrai dire, ce que les intellectuels réclamaient pratiquement depuis l'Indépendance, mais sans trop savoir comment, dans leur pratique, réaliser cette louable ambition. De l'autre, La Rédaction appelle à un élargissement du champ littéraire, qui doit désormais comprendre « les grands problèmes. Ceux qui se posent à la génération haïtienne actuelle ». Il s'agissait en somme de mobiliser la littérature dans le combat pour la défense et illustration de l'authenticité nationale d'une part, et pour la libération du territoire et les réformes sociales de l'autre. Jean-Paul Sartre n'avait pas encore popularisé l'expression « littérature engagée » ; Jacques Roumain, écrivain engagé s'il en fut, l'aurait certainement approuvée. Abstraction faite de ses œuvres de prime jeunesse, et que ce soit par exemple dans son intervention au Congrès des écrivains en 1937, ou dans son article *Sur la liberté de l'écrivain* en 1939, ou dans ses lettres à Nicole, ou dans *La Poésie comme arme* en 1941, il ne cesse de répéter, jusqu'à la fin de sa vie, que la littérature doit être la servante de l'idéologie.

On s'étonne à juste titre que le paragraphe suivant du programme de *La Trouée* soit un panégyrique du fascisme italien : « Nous préconiserons par-dessus tout l'Union. Le terme qui respandit au fronton des associations fascistes : le Faisceau et qui fait tant d'honneur au Duce, nous le ferons connaître ». Ce qui, en 1927, pouvait séduire Jacques Roumain et la jeunesse intellectuelle d'une Haïti alors occupée par les étrangers, c'était les revendications nationalistes de Mussolini et, pour ses citoyens conscients d'appartenir à un peuple divisé entre Noirs et Mulâtres, ruraux et citadins, fortunés et miséreux, collaborateurs et résistants, son appel à l'union sacrée. La célébration fasciste de la force physique et de l'exploit sportif ne pouvait que plaire à l'athlète Roumain, (sans doute influencé par la lecture de Nietzsche), admirateur de toreros, de champions olympiques et d'héroïques aviateurs comme Nungesser et Coli, qui lui avaient inspiré un poème. Est-ce encore la lecture de Nietzsche qui poussa Roumain à placer Mussolini sinon parmi les Surhommes au moins parmi les créateurs de nations, avec Lénine, Gandhi et Kemal Pacha ?⁶ Il va sans dire que l'engouement fut de courte durée devant la montée de la tyrannie raciste en Italie puis en Allemagne. L'invasion italienne et les atrocités commises contre les congénères éthiopiens en 1935 vinrent consommer le désenchantement.

⁶ Voir son article « Jeune-Haïti : Contrôle de l'expérience », dans *Le Petit Impartial* du 11 août 1928.

La déplorable déclaration de *La Trouée* (dont Roumain partage la responsabilité avec Salnave) peut être considérée comme une erreur de jeunesse, et pardonnée au regard des très nombreuses dénonciations du fascisme sous ses différentes formes que l'on trouve sous la plume du fondateur du Parti Communiste Haïtien. Reste que les leaders charismatiques semblent avoir fasciné Jacques Roumain : tout jeune, il compose un « Éloge de la cruauté de Christophe » dans *Haïti-Journal* du 7 mai 1930. Entre le roi Christophe et le président Pétion, c'est au premier que va son estime, puisque : « la cruauté est un des attributs les plus remarquables de l'homme fort », et que : « toute grande œuvre demande le total mépris des scrupules ». Provocation, désir d'épater le bourgeois...reste que, dix ans plus tard, tout comme d'ailleurs à l'époque la plupart des intellectuels progressistes, son admiration pour Staline n'aura pas de bornes, ni son mépris pour Trotski⁷. L'article du regretté Émile Ollivier sur « L'internationalisme de Jacques Roumain », replace la véhémence de son stalinisme dans le contexte historique, et la rend compréhensible, sinon excusable, à ceux qui n'ont pas connu les sombres années de la guerre et de la guerre froide. Au spectacle de la misère de l'humanité souffrante, Jacques Roumain ressentait une pitié et une tristesse profondes ; mais aussi une indignation qui pouvait lui faire considérer la violence comme la condition non pas suffisante mais pratiquement nécessaire du progrès social.

La « Chronique-Programme » de *La Revue indigène*, signée Normil G. Sylvain est, en revanche, un texte filandreux et sentimental, énonciateur de banalités, truffé de bonnes intentions vagues et conciliantes. L'auteur souhaite que cessent les dissensions entre concitoyens, et pense que la Beauté littéraire peut y contribuer. La poésie, selon lui « nous permet de mieux voir en nous, de jouir du paysage intérieur, de pénétrer dans le domaine mystérieux des âmes ». « Nous voulons, poursuit-il, essayer de retrouver en commun des raisons de s'aimer dans des raisons de croire. Réunir d'un accord unanime les âmes de bonne volonté qui cherchent leur voie et errent à tâtons dans les ténèbres, les réunir par l'art, dans la beauté ». Roumain n'a vraisemblablement pas été consulté pour la rédaction de ce texte. Sylvain a cependant eu le mérite de consacrer plus de quatre des dix pages de sa chronique à « L'Amérique latine et nous ». Il y plaide pour la fréquentation, ou pour mieux dire la découverte de la littérature hispano-américaine par un public haïtien qui l'ignore totalement ; et Sylvain de recommander à ses lecteurs toute une série d'écrivains des républiques voisines. Jacques Roumain a entendu cet appel, et a traduit dans les pages de la revue des poèmes du Cubain Rafael García Bérceña, et des Mexicains Manuel Maples Arce et Carlos Pellicer (et, dix ans plus tard, les poèmes de son ami Nicolás Guillén).

⁷ Voir sa lettre à Nicole du 16 février 1943, p. 920.

Si les pages éphémères de *La Revue indigène* ont été les seules d'une publication périodique haïtienne à connaître une réimpression en volume en Haïti même, c'est qu'elles « ont eu un écho inattendu dans l'histoire de la littérature haïtienne qui en est marquée jusqu'à nos jours »⁸. Les auteurs de l'introduction à cette réimpression insistent sur le fait que la revue avait permis aux lettres haïtiennes de retrouver leur identité, de « marquer de façon définitive leur authenticité » en recherchant « leurs origines africaines » pour se dépouiller « d'un occidentalisme d'emprunt ». Avait-ce vraiment été le cas ? Le premier numéro contient bien « La Famille paysanne », pré-originale d'un chapitre d'*Ainsi parla l'Oncle*, de Jean Price-Mars, qui allait paraître, et faire scandale, l'année suivante. Émile Marcelin y va bien d'un « Essai sur le langage créole », mais c'est pour écrire, à propos de l'écriture créole dans la littérature haïtienne : « j'avoue cependant n'en être point un exclusif admirateur, et [...] je suis loin de penser à son enseignement dans nos écoles » (p. 66). Il faut ajouter quelques poèmes percutants où Carl Brouard assume fièrement ses origines africaines, et se fait le porte-parole menaçant d'une « masse » au bord de la révolte. Mais c'est pratiquement tout ce que l'on peut rattacher à la revendication ethnique, voire à la simple constatation de l'existence dans le pays d'une majorité paysanne méconnue et méprisée. Pratiquement aucun des textes publiés par Roumain dans *La Revue indigène*, que ce soit poèmes, nouvelles ou traductions, ne correspond à ce qu'on a prétendu être l'essence de la revue. Cela s'explique, lorsqu'on lit qu'en 1927 l'image de ce que devait être un poète, telle qu'il la décrit à Antonio Vieux, est celle d'un « barde antique, adossé aux colonnades et déversant le trop plein de ses sensations ».

Cependant, au contact retrouvé de sa patrie et de son peuple, le jeune esthète assume bientôt sa double hérédité :

[...] j'aime Beethoven, Bach, Wagner, Stravinsky, leurs musiques m'enchantent, m'émeuvent, me consolent, m'attristent, m'exaltent ; mais que gronde le tambour vaudouesque, que j'entende la voix [...] de mes pères m'appeler [...] alors, musique des blancs, si parfaite, si belle, mon cœur vous est clos comme les lèvres d'une blessure sur la voix de ma race.⁹

Avec le temps, Roumain cesse de se réclamer de ses « ancêtres bretons à tête dure » et revendique de plus en plus son identité de descendant d'Africains. Il cesse de s'imaginer sous les traits d'un « barde antique » pour, en entendant les tambours vaudou, se transformer :

⁸ « Introduction » à la réimpression de *La Revue indigène* (avec l'*Anthologie de la poésie haïtienne « indigène »* préfacée par Paul Morand), Port-au-Prince, Impressions magiques, avril 1982.

⁹ « Mon carnet XIII » (*La Presse*, 31 août 1929), p. 558.

... lorsque je vous entends gronder dans les mornes, mon sang bat à votre rythme sourd. Je ne suis plus le métis incohérent qui pilote une quarante chevaux, je suis mon ancêtre Peulh, Ouoloff, Achanti ou Masai qui [...] chassait l'éléphant, combattait le lion, razziait les tribus voisines et possédait sur le champ de carnage même, dans la leur des cases incendiées, les femmes hurlantes, pliées à la loi du vainqueur.¹⁰

Jeune macho provocateur, Roumain était encore, on le voit, sous l'influence de Nietzsche... et sans doute d'Arthur Rimbaud lorsqu'il appelle de ses vœux le déferlement des « barbares » de couleur et l'effondrement de la culture occidentale :

Souvenons-nous [...] des atrocités françaises en Afrique, de la brutalité anglaise aux Indes, songeons aux crimes de cette race de rapaces blonds et envisageons avec joie le jour où la vague des peuples de couleur longtemps opprimés déferlera comme une mer démontée sur l'Europe et la submergera.¹¹

Racisme anti-Blancs ? Disons plutôt ressentiment d'un patriote, humilié de voir son pays mis sous tutelle, ulcéré de constater combien des membres de l'« élite » nationale collaboraient avec les occupants. La censure veillait et, puisque l'identification de l'opresseur américain à l'opresseur français de jadis s'imposait tout naturellement aux lecteurs de Roumain, ils comprenaient parfaitement qu'en dénonçant les colons, le journaliste visait autant et plus les *marines* :

[...] nous devrions nous rappeler, nous qui aimons tant parler de certaine tradition, que la seule tradition que nous devons précieusement garder, c'est le souvenir de la cravache du colon sur nos épaules.¹²

Quoi qu'il en soit, la plupart de ses premiers textes sont des poèmes impressionnistes qui rappellent ceux de Pierre Reverdy, d'Albert Samain ou de Paul-Jean Toulet. Tout porte à croire que le jeune Roumain les avait composés en Europe. Rien encore d'haïtien ni d'engagé dans « Insomnie », « Orage », « Calme » ou « Pluie », par exemple ; ils appartiennent plutôt à cette tradition de la poésie nationale pour laquelle « seules comptent les réactions de notre sensibilité douloureuse ou attendrie ». ¹³ Ces compositions mélancoliques et plaintives ne sont certes pas négligeables. Mais la célébrité de Roumain en tant que poète ne repose pas sur elles. Ce n'est qu'à partir de 1931, et après un hiatus de deux ans, que sa poésie change radicalement de nature : « Quand bat le tamtam », « Langston Hughes » et « Guinée » évoquent la réalité haïtienne et l'histoire et la passion de l'homme noir. Ils annoncent les poèmes politiques et révolution-

¹⁰ « Défense de Paul Morand » (*Le Petit Impartial*, 19 mai 1928), p. 470.

¹¹ « Mon carnet XVII » (*La Presse*, 5 septembre 1929), p. 562.

¹² *Ibid.*

¹³ Normil Sylvain, « La Jeune Littérature haïtienne », *La Revue indigène*, août 1927, p. 42.

naires, très probablement composés lors de l'exil européen des années trente, qui constituent le recueil posthume *Bois-d'ébène* et qui figurent désormais dans bon nombre d'anthologies haïtiennes et étrangères. Ce sont eux, et ce chef-d'œuvre également posthume qu'est *Gouverneurs de la rosée*, qui assurent la réputation de Jacques Roumain, comme le montrent Yasmina Tippenhauer et Régis Antoine dans leur survol de la réception de l'œuvre en Haïti et en France respectivement. Jacques Roumain ne semble pas avoir été un vaniteux ; on peut néanmoins regretter que la mort l'ait empêché de savoir qu'il avait, si l'on peut dire, atteint l'immortalité.

Si les poèmes de jeunesse de Jacques Roumain, expression d'une sensibilité mélancolique tournée avec complaisance vers elle-même, sont pour ainsi dire inoffensifs du point de vue idéologique, il n'en va pas de même avec ses écrits d'entre 1928 et 1934, qui consistent pour l'essentiel en une série de textes de fiction et un nombre considérable d'articles de journaux.

Jean Michael Dash a bien montré l'importance de ces nouvelles et romans, que la critique, tant nationale qu'étrangère, a eu tendance à négliger au profit de *Gouverneurs de la rosée*. En *La Proie et l'ombre* et *Les Fantoches* on a vu, avec raison, l'expression du désarroi d'une jeunesse privilégiée humiliée par l'occupation du pays et découragée par l'absence d'un projet de société viable. Un « mal du siècle » haïtien, en quelque sorte. Et comme jadis dans le cas d'Alfred de Musset, on s'est complu à chercher la dimension autobiographique de ces premières œuvres de fiction. Mais ce que l'on n'a peut-être pas assez souligné, c'est la violence de la critique que Roumain y fait de sa société. À vrai dire, il n'innovait pas vraiment en cela : les écrivains haïtiens jetaient depuis toujours sur leur société un regard lucide et féroce, et en dénonçaient haut et fort les imperfections. On pourrait cependant dresser une impressionnante liste des accusations qui figurent au réquisitoire de Roumain, sur le plan individuel comme sur le plan collectif : vanité des bourgeois et futilité de leurs femmes ; affligeant mauvais goût pris pour du raffinement ; ronflantes déclarations de patriotes de salon prêts à toutes les compromissions pour tirer profit de l'Occupation ; racisme coloriste exercé par de cyniques nantis qui s'autoproclamaient en même temps paladins de la race noire ; ignorance et suffisance, chauvinisme et francolâtrie, mépris pour les cultivateurs de qui dépendent les revenus du pays ; exploitation esclavagiste de la domesticité enfantine... Certes, cette louable indignation est celle d'un homme sortant à peine de l'adolescence, et l'on peut trouver que, pour éloquente qu'elle soit, elle est quelque peu chaotique, s'en prenant avec autant de violence à la vulgarité des nouveaux riches qu'aux clivages profonds de la société nationale. Quelques années plus tard, la découverte du marxisme-léninisme lui permettra de sérier les problèmes et de donner une base systématique et structurelle au dégoût instinctif qu'il ressentait pour les privilégiés dont il était issu.

La Montagne ensorcelée, la critique a toujours souligné cette évidence, donne une image peu rassurante de la vie paysanne. C'est peut-être par réaction contre la vision édulcorée et lénifiante que proposaient les prédécesseurs de Roumain, d'un univers rural paisible et vertueux, qui rassurait les lecteurs urbains et leur donnait bonne conscience. Certes, Roumain avait le plus profond respect pour les « habitants » de son pays, et les considérait comme les dépositaires de la culture authentiquement haïtienne. Mais, du point de vue strictement idéologique, et sans que cela mette en cause les qualités littéraires du texte, l'effet produit par *La Montagne ensorcelée* n'a pas toujours été celui qu'escomptait l'auteur : devant ces paysans plongés dans la superstition, la méfiance, la soif de vengeance, les nantis pouvaient se trouver confortés dans la conviction de l'infériorité congénitale de leurs compatriotes campagnards. Peut-être faut-il voir surtout, dans cette première ébauche, l'intérêt que Roumain montrera plus tard pour l'ethnographie. De façon paradoxale, le souci d'objectivité scientifique l'aura poussé jusqu'à donner une image tronquée de ceux dont il a toujours voulu être le défenseur. Il reste que *La Montagne ensorcelée* marque d'une pierre blanche l'histoire de la littérature nationale. Outre l'économie du récit, et l'authenticité du parler des personnages, c'est le premier « roman paysan » haïtien, genre littéraire promis à un bel avenir. Entre 1930 et 1960, pas moins d'une trentaine de romans haïtiens (sans compter ceux qui ne peuvent être considérés des « romans paysans » que partiellement) prennent pour cadre le monde rural et ses habitants. Et, de l'avis général, non seulement Jacques Roumain est-il le créateur du genre mais son roman posthume *Gouverneurs de la rosée* en est le chef-d'œuvre. Gérard Barthélemy étudie ici les connaissances que le romancier-ethnographe avait du monde paysan, et son essai permet également au lecteur étranger de mieux comprendre cette culture méconnue, et ses rapports avec celle, urbaine, des nantis qui la récusent et veulent ne se considérer que comme des « Français basanés ».

Les articles de journaux composés par Jacques Roumain et rassemblés ici pour la première fois, sont intéressants non seulement parce qu'ils illustrent l'attitude d'un jeune progressiste haïtien devant les malheurs de son pays et les insuffisances de ses concitoyens, mais parce qu'ils témoignent de l'étonnante variété de thèmes et de registres qu'il domine. Certes, la plupart des articles dénoncent, plus encore que le racisme et la brutalité des soudards américains, la veulerie de ceux qui les ont accueillis et se sont mis à leur service, soit par manque de confiance dans leur propre pays soit pour les avantages matériels qu'ils espèrent tirer. Le président Louis Borno et sa politique de « coopération franche et loyale » suscitent en Jacques Roumain ses accents les plus vengeurs. Ce ne sont d'ailleurs pas uniquement les occupants, quelques politiciens et une poignée de profiteurs qu'il prend pour cibles, mais la classe sociale tout entière dont il est issu, qu'il condamne en bloc pour son égoïsme, ses préjugés et sa fascination pour ce qu'elle imagine être la vie parisienne. C'est même la « mentalité haïtienne » en général qu'il

rend responsable des malheurs du pays. Il condamne avant tout ceux qui ont hérité la mentalité coloniale, mais aussi ceux qui se laissent traiter comme on traitait jadis les esclaves. Ses articles proclament sa conviction que les espoirs de la nation reposent sur la jeunesse du pays, sur son esprit d'abnégation et sa volonté d'union et de justice pour tous. Quel espoir avait dû être le sien lorsque la grève estudiantine sonna le glas de l'Occupation, et que les associations de jeunes se fédérèrent et choisirent Jacques Roumain comme président d'honneur !

Un autre thème qui se retrouve constamment dans la production journalistique de Jacques Roumain est la dénonciation du clergé breton et de son œuvre d'évangélisation en Haïti. Certes, même avant son adhésion au marxisme-léninisme, Roumain ne semble pas s'être particulièrement intéressé aux questions religieuses. S'il attaque le clergé breton et défend les rares ecclésiastiques haïtiens, c'est par conviction nationaliste : il accuse les prêtres étrangers d'approuver l'Occupation et de collaborer avec les Américains. Plus grave encore, il les accuse de racisme et de mépris pour leurs ouailles et leurs confrères haïtiens, et d'axer leur enseignement sur la supériorité de la race blanche en général et de la culture française en particulier, au détriment des valeurs noires et nationales. Une dizaine d'années plus tard, à propos de la campagne « anti-superstitieuse » entreprise par le clergé breton contre les adeptes du vaudou et – sans que cela soit explicite – contre les missionnaires protestants, Jacques Roumain va de nouveau monter au créneau, dans sa controverse avec le R. P. Foisset sur « Les Superstitions ». Le bouillant jeune homme qui maniait si allégrement l'invective a mûri entre temps : c'est à présent l'allusion insidieuse et l'ironie percutante qui sont ses armes de prédilection. Il fait habilement appel non seulement à sa vaste culture d'historien des idées, mais à ses connaissances nouvellement acquises en anthropologie. André-Marcel d'Ans analyse dans son essai la valeur des écrits scientifiques de Roumain sur *L'ethnobotanique précolombienne*, *L'outillage lithique des Ciboney* et *Le Sacrifice du tambour Assôtô(r)*, et expose les tenants et aboutissants de cette campagne « anti-superstitieuse » dont les historiens n'ont pas toujours saisi les non-dits et les enjeux.

Inutile de dresser ici la liste des sujets qui ont été traités par le journaliste Jacques Roumain. Remarquons simplement une dimension de son œuvre qui ne semble pas avoir retenu l'attention des critiques, peut-être parce que ses articles étaient jusqu'ici disséminés dans des périodiques rares et peu accessibles : l'humour indulgent qu'il exerce envers ses concitoyens en méditant sur certaines caractéristiques de la vie haïtienne : « Les fausses réputations », par exemple¹⁴, ou « Télégueule et tripotage »¹⁵ ou encore « Assurance sur la vie »¹⁶.

¹⁴ « Mon carnet XIV » (*La Presse*, 2 septembre 1929), p. 559.

¹⁵ « Mon carnet XXV » (*ibid.*, 17 septembre 1929), p. 573.

¹⁶ « Mon carnet XXXIII » (*Le Nouvelliste*, 2 octobre 1929), p. 583.

Les premières fictions en prose de Roumain sont portées par le sarcasme, par la dérision envers ces nantis qu'il investit. Dans certains de ses articles journalistiques, par contre, le rictus amer se tourne en sourire indulgent, voire en badinage facétieux, comme dans « Les Jupes », où le fondateur du Parti Communiste Haïtien joue au boulevardier amateur de galbe féminin. En 1934, il allait proclamer : « La couleur n'est rien, la classe est tout »¹⁷ ; cela ne l'avait pas empêché cinq ans plus tôt d'établir de subtiles distinctions entre les démarches féminines en fonction des phénotypes :

Et voici ce que nous confient nos yeux : la négresse : jambes musclées et sveltes, grâce nerveuse de pur-sang ; la griffonne : piquants fuseaux, tricotent la toile d'araignée qui retient prisonnière notre avide attention ; la mulâtresse : chevilles fines et genoux ronds ; lente allure mi-pâmée.¹⁸

Deux mois après avoir composé cette bluette, Roumain se retrouve une fois de plus en prison, pour avoir enfreint la « loi sur les associations de vingt personnes ou plus », et pour avoir lancé « un appel séditieux ». Ce patriote, ce révolutionnaire mort à trente-sept ans, a payé de sa personne : entre décembre 1928 et juin 1936, Jacques Roumain aura fait quatre séjours sous les verrous, pour un total d'environ trente-deux mois. C'est en prison qu'il contracta le paludisme dont il allait souffrir pour le reste de ses jours et qui contribua sans doute à sa mort prématurée. Le 15 août 1936 ayant très probablement fait l'objet d'une mesure d'expulsion de la part de son ennemi le président Sténio Vincent, Jacques Roumain part pour l'exil accompagné de son épouse et de son fils Daniel. Interdit de séjour jusqu'à l'accession à la présidence d'Élie Lescot il passera cinq ans loin de son pays, en Belgique, puis en France, puis en Martinique, puis aux États-Unis, puis à Cuba. Le retour si attendu n'aura été qu'une parenthèse : Roumain, nommé chargé d'affaires à Mexico, doit à nouveau quitter les siens. Il rentrera mourir à Port-au-Prince deux ans plus tard.

De ces années passées loin de sa terre et de sa famille, Jacques Roumain a laissé un témoignage émouvant : les cent cinquante-neuf *Lettres à Nicole*, que nous sommes infiniment reconnaissants à sa fille, Madame Carine Roumain, de nous avoir communiquées, et permis d'en donner de larges extraits. Ces documents, publiés ici pour la première fois, sont précieux non seulement pour la lumière qu'ils jettent sur la genèse et l'histoire de certaines de ses œuvres, mais pour ce qu'ils révèlent de la personne de Jacques Roumain, homme pudique et secret dont seule, jusqu'à présent, la vie publique était connue. Plusieurs critiques haïtiens ont regretté que de Jacques Roumain mort ses compatriotes aient fait de lui

¹⁷ *Analyse schématique* : 32-34 (Port-au-Prince, V. Calcin, 1934), p. 649.

¹⁸ « Mon carnet III » (*La Presse*, 20 août 1929), p. 541.

un surhomme, endurci aux privations, prémuni contre les chagrins et le découragement. Les *Lettres à Nicole* vont changer cette image d'Épinal. Elles montreront que ce héros était un homme, qu'il était en fait sujet comme tout un chacun à des périodes d'accablement, qu'il a souffert cruellement de l'absence de sa femme, de ses enfants, de sa patrie. Qu'il ne se soit jamais laissé abattre, qu'il ait toujours gardé confiance dans la légitimité de ses convictions et dans leur triomphe auquel elles étaient destinées, ne font que nous le montrer encore plus fraternel et admirable.

*
* *

Pour le lecteur haïtien, et pour celui que ce pays intéresse, la fiction et les poèmes de maturité de Roumain ont tous une dimension politique et rappellent des situations ou des événements bien précis de l'histoire du pays. Et inversement, marque d'un grand écrivain, ses textes à intention politique ou polémique, comme ses écrits de circonstance portent la griffe de sa rhétorique personnelle. Ce qui est vrai d'Agrippa d'Aubigné comme de Victor Hugo, de Voltaire comme d'Émile Zola l'est également de Jacques Roumain. Il n'est que de lire son élégie à Charlemagne Péralte¹⁹ pour constater à quel point la douleur et l'indignation savent se parer chez lui des prestiges de la poésie :

Dans la rue déserte où le silence gelé, né de l'effroi, s'est glissé avec ses glaces et ses fantômes incolores te voilà donc, Péralte, lié sur la planche infamante, lié dans une grande nudité qui montre tes blessures.

Point n'est besoin de savoir qui était Charlemagne Péralte, ni ce que sa passion a signifié, pour être bouleversé par cette lamentation humaine devant la perte d'un héros et le naufrage d'une espérance.

À notre époque où la critique littéraire a banni, qui sait pourquoi ? tout jugement de valeur sur la personne ou l'œuvre d'un écrivain, où tout écrit est considéré comme une construction verbale qui ne se réfère qu'à elle-même, où la notion de contenu est devenue une incongruité, il est bon d'affirmer que certains ont refusé d'écrire pour ne rien dire, que ce qu'ils ont produit n'est pas pur jeu intellectuel, mais message, mais communication, mais témoignage de la grandeur et de la misère de l'homme. Jacques Roumain est de ceux-là. Il fait honneur au pays qui l'a vu naître. Il fait honneur à la langue française. Il nous fait honneur à tous.

*
* *

¹⁹ « Péralte crucifié » (*Le Petit Impartial*, 1^{er} novembre 1928), p. 508.

La présente édition n'aurait pu voir le jour sans la générosité de l'Agence Universitaire de la Francophonie, et des Fonds de recherche du Département de Français et d'Italien de l'Université de Princeton, ainsi que de son Centre d'études françaises et de son programme d'Études de l'Amérique latine. Le Frère Ernest Even et Mademoiselle Cerette Lubin, qui administrent la Bibliothèque des Frères de Saint-Louis de Gonzague, à Port-au-Prince, ont fait pour nous des recherches et des reproductions de textes avec une compétence et un dévouement dont nous leur sommes profondément reconnaissants. Mesdames Marie-Clotilde Jacquey et Marie-France Mahéo ont bien voulu lire et relire nos textes, et nous ont suggéré bon nombre d'améliorations ; qu'elles en soient sincèrement remerciées. Notre gratitude va enfin aux descendants de Jacques Roumain, et tout spécialement à sa fille Carine, à sa nièce Madame Marie-José Nadal, à sa petite-nièce Madame Sabrina Chauvet et à son petit-neveu Monsieur Charles de Delva, pour les documents qu'ils nous ont communiqués, les précisions qu'ils ont apportées à notre travail et les souvenirs de Jacques qu'ils ont bien voulu partager avec nous.